



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## Universitätsbibliothek Paderborn

### **Histoire Secrète De La Cour De Berlin, Ou Correspondance D'Un Voyageur François, Depuis le 5 Juillet 1786 jusqu'au 19 Janvier 1787**

Ouvrage Posthume

**Mirabeau, Honoré-Gabriel de Riquetti de**

**[S.l.], 1789**

Lettre XLIV. Du 7 Novembre 1786.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52698](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52698)

de grands dîners au militaire & au civil (chose qu'il ne faisoit jamais), soupe lundi chez la Reine régnaute avec toute sa cour; cela ne prouve rien du tout que la volonté de n'être qu'en mesure de politesse. J'oubliois de dire qu'il donne demain à dîner à tous les bas-officiers du régiment de Braun; c'est une affectation ridicule & gratuite, qui ne le raccommo-dera pas avec l'armée, dont il est vraiment méprisé.

Le baron de Bagge, qui n'a voulu voir personne ici, & pas même faire les visites de dé-  
cance, disant qu'après la maniere dont il avoit été avec le prince de Prusse, c'étoit au Roi à lui faire dire de venir, a reçu hier invitation de se rendre à Potsdam. C'est tout au moins la preuve que la musique tient à cœur.

Cet infâme C\*\* a écrit à Chauvier, qu'il savoit, à n'en pouvoir douter, que c'étoit à lui qu'il avoit l'obligation de n'avoir pu voir le Roi; qu'il alloit dans un pays où il étoit du moins facile de nuire, & qu'il mettroit tout en œuvre pour le perdre, indépendamment de tous les moyens que lui Chauvier en avoit déjà fournis. Chauvier a pris le bon parti; il a porté la lettre au Roi.

Les courses nocturnes continuent. J'ignore toujours quel est l'objet des grands mouve-  
mens vers l'Autriche & réciproquement.

L E T T R E X L I V .

*Du 7 Novembre 1786.*

LE Roi s'est entremis lui-même, pour rac-  
commoder Bischofswerder & Goltz le tartare.  
Aussi la paix est-elle faite quant à présent, &

d'autant plus pleinement que la guerre ouverte & avouée est au plus haut point d'activité entre le premier favori & le comte de Görtz. On a eu beaucoup de peine à empêcher les voies de fait. Que faut-il augurer d'un Roi, que l'on se dispute ainsi? Probablement on donnera un régiment au comte de Görtz pour l'éloigner: mais la difficulté est la liquidation de ses dettes; car il paroît que la chose sur laquelle le Roi cede le moins en dernière analyse, c'est l'argent. Le traitement des aides de camp est fixé enfin. Bischofswerder a deux mille écus; Goltz le tartare & Bowlet chacun dix-sept cents. Le premier écuyer de Lindenau, aussi deux mille écus; huit places de fourrages, que l'on peut évaluer, année moyenne, à six cents écus; chauffage & lumière. . . . . Voilà comment les sables du Brandebourg, aidés de la Silésie, cependant, peuvent entretenir une armée de deux cents mille hommes.

Le thermometre pour les affaires est toujours le même. Les lettres ne sont point expédiées: il y a une chambre pleine de paquets non ouverts; le ministre d'état, Zedlitz, n'a pas pu encore obtenir une réponse à ses rapports depuis plus de trois semaines: tout s'arriere, tout se recule; cependant le genre de vie de Potsdam paroît avoir été passablement réglé, quoique madame Rietz y ait été. Le plus tard que le Roi se soit levé a été à six heures. Le prince de Dessau ne l'a jamais vu que sur les midi & demi, & peut-être pas une demie heure par jour, indépendamment du dîner. C'est au souper que les femmes paroissent, & que l'on se déride.

Welner n'a point quitté Potsdam, & deux hommes travaillent continuellement dans sa

chambre. Jusqu'ici, on peut le regarder comme le Roi de l'intérieur. Il paroît constant qu'il n'est ni sans habileté, ni sans connoissances, & le désordre éternel des comptes, joint à la méfiance des financiers en activité, doit avoir poussé le Roi à s'abandonner à Welner, recommandé par son obscurité.

Je dis le *désordre éternel*, parce qu'en effet Frédéric-Guillaume I, à qui l'on doit presque tous les établissemens intérieurs, auxquels son fils n'a presque rien changé, n'avoit pas un état général exact, & c'étoit par systême. Comme lui seul connoissoit l'ensemble de ses affaires, & comme il ne vouloit pas qu'aucun de ses ministres particuliers pût le deviner, il faisoit des états incomplets, surchargés, infidèles. Frédéric II qui n'a jamais rien entendu aux finances, mais qui savoit bien que l'argent est la base de toute puissance, se bernoit à vouloir faire de grosses épargnes, & il étoit si sûr que ses excédens étoient énormes, qu'il se contenta des comptes partiels; du moins cette version me paroît-elle plus probable, que l'imputation d'avoir brûlé les états-généraux de recette & de dépense, par malice, & seulement pour embarrasser son successeur. Celui-ci veut se mettre en règle, & il a raison; mais ce sont les étables d'Augias à nettoyer, & je ne vois pas où est l'Hercule, au moins parmi ceux dont il prétend se servir.

Le comte Finckenstein a écrit au Roi une lettre très-forte, pour lui déclarer que les vivacités de M. de Hertzberg se multiplioient au point qu'elles lui devenoient insupportables; que son grand âge d'ailleurs & sa dernière maladie lui faisoient désirer sincèrement sa retraite. Le Roi lui a fait une réponse douce, très-obligeante & pour ainsi dire apolo-

gétique, où il lui demande avec instance de rester, & lui promet que les sujets de plainte cesseront. Il s'engage peut-être à plus qu'il ne peut. Les hommes les plus incompatibles ser-voient ensemble sous Frédéric II, & c'est un des traits caractéristiques de son regne; mais ce ne seroit pas peu présumer que de vouloir le recommencer. Il faut qu'on ne s'y attende pas; car malgré toute la servilité du pays, on prend des licences qu'on ne se fût pas permises sous le feu Roi, de qui l'on parloit très-librement, mais avec qui l'on ne se familiarisoit pas. Maintenant il n'y a pas jusqu'à l'académie qui veut empiéter. Elle a proposé trois nouveaux académiciens Allemands; un Boden, astronome; un Meierotto, recteur du college; un Ancillon, ministre du saint évangile (mervilleux choix). Le Roi a marqué avec assez d'amertume sa surprise de cette proposition insolite, sans qu'on sache seulement s'il veut augmenter le nombre des académiciens; & cette indiscretion occasionnera probablement un règlement. Au reste, le Roi a mis un gros oui sur la proposition d'un je ne fais quel druide appelé Erman, auteur d'une foule de mauvais sermons, & d'une histoire du refuge, qui a déjà quatre volumes que l'on pourroit mettre en trente pages, & qui a été proposé par le seul curateur (M. de Hertzberg) sans avoir passé au scrutin.

Le Boden de Paris paroît tout à fait oublié & même pis. On a représenté au Roi qu'il y avoit trois lettres de cet homme sans réponse. Je n'ai rien à lui dire, *c'est un f... u coquin, qui est venu sans ordre...* Telle a été la décision royale. Il revient demain pour peu de jours. Il a tellement l'habitude de courir d'un lieu à l'autre pour des instans, qu'il paroît

que c'est un besoin pour lui. M. de H\*\*\* lui a écrit depuis trois jours, pour savoir quand il pourroit prendre congé; il n'a point de réponse.

Le grand dîner du prince Henri au régiment de Braun a eu lieu hier, comme je l'avois annoncé. Le prince avoit à sa table tous les officiers & quarante bas-officiers qui avoient encore servi sous lui à la bataille de Prague. Il a donné une médaille de quinze ducats à chaque officier, un ducat à chaque bas-officier, & un écu à chaque soldat. Il est difficile d'être plus gauchement ostentateur. S'il avoit eu besoin de s'achever auprès du Roi, c'en étoit le vrai moyen; mais son fort étoit déjà complètement fait, & il faut qu'on le sache bien; car Rogerson qui avoit beaucoup vu le prince Henri dans ses deux voyages de Russie, n'est point venu chez lui. Le Roi l'a vu, mais peu de momens, dit-on.

Je ne me rapelle pas en ce moment le nom de la personne qui vient de Vienne, & qui au dîner du Roi s'est fort égayée sur le compte de l'Empereur, ce qui a laissé le Roi froid, & même soucieux, jusqu'à donner des marques d'improbation tacites, mais assez fortes.

On prépare de nouveaux cordons. Il semble que la monnoie morale soit celle qui coûte le moins au Roi, & jamais le mot de Frédéric II à Pritwitz qui se plaignoit de ce que Braun avoit le cordon avant lui: *mon cordon est comme la grace efficace; il se donne & ne se mérite pas*: jamais ce mot n'a été plus vrai.

Le comte d'Arnim a été nommé grand veneur & ministre d'état, avec voix & séance au grand directoire. Je vous ai parlé de lui avec détail dans une de mes dépêches précédentes.

Ce choix est de pure faveur, d'autant plus marquée que la place de grand veneur, arrachée à Schulembourg, avoit toujours été sollicitée par le colonel Stein, espece de favori; mais faveur fondée, à ce que je crois, sur un simple goût de société; car Arnim est irréprochable dans sa morale & dans ses mœurs, & ce n'est qu'un incapable de plus dans le ministère.....

*Pourriture avant maturité.* J'ai grand peur que telle ne soit la devise de la puissance Prussienne. Mais leurs millions sont bons. Il seroit donc utile, s'il est vraiment question de la banque, comme tous les bulletins, les gazettes & lettres particulières le disent, de sorte que tout le monde en parle, excepté moi, de me charger des propositions pour y en placer; car cela est plus important ce me semble que l'emprunt de cent vingt-cinq millions, que la banque saura bien apparemment prendre pour son propre compte. Au reste, Struensée qui sans doute seroit bien aise de cette occasion de se rendre nécessaire au Roi, m'a demandé nettement ce qu'il devoit penser du désarroi de la caisse d'escompte, de la lettre du Contrôleur général à ses administrateurs, du projet d'une banque, de sa prochaine réalisation, des principes sur lesquels elle sera établie, & sur-tout du genre d'administrateurs qui sera à la tête: (l'idée seule lui paroît lumineuse; mais il est convaincu que tout dépend des chefs). A tout cela, je n'ai su, comme vous sentez, que répondre; & il importe que je le sache bientôt; car outre qu'une négociation de ce genre, ne peut réussir ici que par lui, parce que tous les autres, sans en excepter un, n'y entendent rien du tout, il a droit de m'interroger, puisque je l'ai agacé le premier.